



Résumé : *Cette contribution montre les liens souterrains qui nouent l'histoire du Brésil des XIXe et XXe siècles, marquée par des cassures porteuses de renouveau, au récit de sa littérature et plus largement à celle des sciences humaines, afin de retracer le parcours - une épopée - qui mena le pays dominé par le regard et les modèles de la France métropolitaine - le temps de la mimèse - à la formation de son identité nationale et littéraire - le temps de la décloison.*

Mots-clés : *littérature brésilienne, mimesis, conquête identitaire*

Resumo: *Este trabalho mostra os traços subterrâneos que ligam a história do Brasil dos séculos XIX e XX, fortemente marcada por momentos de renovação, à trajetória de sua literatura e, mais amplamente, à de suas ciências humanas. Pretende-se reescrever o percurso - épico - que conduziu o país dominado pelos olhares e modelos da França metropolitana - o tempo da mimesis - à formação de sua identidade nacional e literária - o tempo do desenclausuramento.*

Palavras-chave: *literatura brasileira, mimesis, conquista identitária*

Abstract: *This article shows the underlying relationships between the Brazilian history of 19th and 20th centuries, which is strongly marked by renewal moments, its literary pathway and, largely speaking, its human sciences history. It aims at retracing the epic route that leads a Metropolitan France- mimesis times - towards its own national and literary identity - dis-enclosure times.*

Keywords: *Brazilian literature, mimesis, identity conquest*

1. Sous le signe de la “Parisina”

L'échange France-Brésil nous mène, dans le déploiement de son discours, à rechercher son vrai dire de reconnaissance et de “réciprocité de perspectives”. Cette tâche de déconstruction qu'implique un vrai dialogue, exigera tout d'abord une réflexion sur l'impact de la mimèse de toute représentation

prosélyte, si caractéristique d'une structure sociale où prirent naissance les mondes coloniaux, malgré leurs statuts formels d'indépendance ou de souveraineté nationales qu'avaient obtenus les États latino-américains au XIX^e siècle. Dès lors, notre métropole n'était pas Lisbonne, mais Paris. A travers les incessants allers-retours de nos écrivains à bord du Cap Arcona, du Lusitania, du Cap Polonial, l'attente du débarquement au Havre s'apaisait aux gouttes de l'élixir de la *Parisina*, potion votive, veilleuse sans répit.

La sociologie de notre vision du monde, aujourd'hui, a dévoilé toute l'ampleur du pays rendu à la Belle Époque, à la logique intérieure de la dépendance, en démontrant l'appareil économique, les exportations primaires des "produits-rois", la rigidité sociale en échange de la concentration exacerbée des revenus, le passage des élites au dépaysement forcené, épris des liturgies du Vert Galant, de la Duse ou des menus proustiens. Le temps circulaire des crises et des afflux de ce système qui toujours capitalise les profits et socialise les pertes, ne gâcherait jamais la fête immobile, ancrée pendant l'Empire et la Vieille République sur ce prosélytisme, aussi radical que joyeux.

Ce ne serait qu'au dernier demi-siècle qu'une mouvance nationale réussit, à partir d'une politique du développement, de ses nouveaux départs, ses ruptures, ses nouvelles mobilisations, à nous mener, d'un temps largué à une instance de pari où la saisie du réel devint volonté synonyme de destin national, dans cet "excès d'infinitude" de l'ancienne Amérique portugaise. Chef-d'œuvre d'inertie, elle se promit au berceau inouï d'un sommeil multiséculaire - ainsi le préfigure l'hymne national - à l'éternité d'un futur, comme aux hypothèques permanentes de son renvoi.

Les "Belles Lettres" brésiliennes fleurirent dans cette matrice, où la culture n'a pas de "vis-à-vis" et ne foisonne que sur un seul "canon". Aujourd'hui, une approche de l'échange France-Brésil, au niveau de notre "vie de l'esprit", implique le renvoi entre le poids des idées reçues, leur surdétermination d'inertie et l'éveil d'une présence critique, guettant la montée du développement. Elle coïnciderait, néanmoins, avec la disparition nette de la souche française dans ces remous fondateurs, par rapport au premier regard de notre en-soi et de notre quête identitaire comme vouloir national, à la fois effectifs et menacés. L'"emprise de l'œil", dans le sens que lui donna Merleau-Ponty, fut durant tout l'Empire la marque des missions françaises, de l'embellissement apporté par Grandjean de Montigny à la lourdeur architecturale portugaise, à la force du "tableau d'époque" passée par Jean-Baptiste Debret à la vraie vignette de la pratique sociale, dressée au contrepoint de la *Casa grande* et de la *Senzala*. L'esquisse définitive de Gilberto Freyre fut anticipée par les gravures du Français adonnées à la paresse des volutes des *varandas*, des marchés, des comptoirs, ou des lourdes processions de la capitale de l'Empire.

2. De l'universalisme pompier aux *Tristes Tropiques*

La mimèse se poursuivrait au début de la République, d'un Rio réaménagé au noviciat académique de la Belle Époque. L'Académie Brésilienne de Lettres, en 1898, se dresse comme réplique du Quai Conti, et un même culte prosélyte

maintiendra, rue Benjamin Constant, le dernier Temple de l'Humanité, entrouvert, soucieux de ne pas se transformer en lieu de tourisme, mais de rappel à la religion d'Auguste Conte. La visite d'Anatole France à notre Académie serait un parcours de gloire pompière, sans tomber de rideau. Reçu au cours du triptyque Rio-Montevideo-Buenos-Aires aller-retour, à un moment de splendeur métropolitaine, le littérateur magnifique allait parler, en tant que messenger de la latinité même, en deux allocutions, vues comme l'*alfa* et l'*omega* du discours universel accompli : "Le Positivismisme et la Paix du Monde", et "Le Christianisme, Avant et Après Jésus".

Le véritable échange de connaissances devrait attendre l'émergence de l'Université, au milieu des années trente. Il se concentrerait à São Paulo, profitant de ce décalage de l'État-clé de notre mouvance, moyennant le dépassement des élites de jouissance de l'*establishment* brésilien, et de cette littérature comme "sourire de la société". Lévi-Strauss, Jean-François Maugué, Braudel, Caillois, devancés par la vision de Georges Dumas, seront les jalons de cet essor décisif de l'éveil des sciences sociales ainsi que des débuts créateurs d'interdisciplinarités sauvages. Lévi-Strauss allait s'assurer un territoire de découvertes, en faisant du donné anthropologique brésilien la cheville ouvrière du structuralisme naissant, saisi dans les cicatrices et les tatouages *iambiquaras*, dans leurs peintures, leurs bijouteries, la virginité de leurs premiers gestes noués entre relation et différence. Les *Tristes Tropiques* allaient échapper au roman avorté pour assurer le grand bond de créativité de Lévi-Strauss, dressé sur la description de ce coucher de soleil éternel en tant que métaphore de la tessiture limite du sens, et repris à la clôture de *L'Homme nu*¹¹.

Seul l'imaginaire se fait gage de la complexité extrême de la vie collective, où le dépassement de ses fétiches permet le mythe, en mémoire rebelle et hantise de totalité dégagée de ses souvenirs. Les missions de Lévi-Strauss ou de Braudel en 1934 et 1937 allaient devenir fondatrices d'histoire, une fois dépassés le répertoire et l'arpentage exotique, au bénéfice du terroir scientifique. Elles allaient maintenir, jusqu'avant la Seconde Guerre mondiale, par des visites successives, une priorité latino-américaine dans la vision métropolitaine de ce qu'on appelle classiquement l'"outre-mer", au-delà des colonies. Ces vraies randonnées découpèrent le grand départ de Braudel ou de Caillois, en Argentine, dans l'assise du temps social au cœur du temps historique. Elles assurèrent grâce à Virginia Ocampo et tout son groupe "Sur", un vrai *establishment* intellectuel novateur et un rayonnement extra-universitaire. L'enracinement brésilien allait se maintenir, au contraire, encore entre les murs, à peine inaugurés, d'un premier *campus* au sens moderne du mot. Sa fertilisation à São Paulo renvoyait au renouveau français international de la sociologie ou de l'anthropologie, si loin encore de notre vie de l'esprit. Il faudra attendre le mûrissement du dernier demi-siècle pour dépasser le verdict implacable d'Henri Michaux: "Oh! les élites semi-coloniales, toujours en reflet, jamais en réflexion."

3. Bernanos, fausse brousse, faux dégoût d'Europe

La Seconde Guerre mondiale expédia obligatoirement sa coupe d'exilés de circonstance au Brésil, où se tint, en première ligne, George Bernanos, déjà

nanti, avant la débâcle française, de la critique à l'Espagne de Franco et, comme Maritain, éprouvant dans sa vaste randonnée, un "dégoût d'Europe". En effet, le philosophe du néothomisme allait trouver aux États-Unis, à Princeton, un vrai lieu de fondation pour l'exigence de la nouvelle quête de son esprit, tel que ce monde "sans histoire" des *founding fathers*, et des *pilgrims*. Bernanos, issu de la même matrice d'un catholicisme à l'épreuve dans l'Action Française se déplaça, errant, dans ce grand Sud, au Paraguay - par un choix absolument utopique et premier, sidéré par les soi-disant merveilles des missions jésuites - avant d'arriver au Brésil après un court séjour argentin. Et c'est à Rio de Janeiro, en prenant définitivement congé du prosélytisme métropolitain, que le romancier de *Sous le soleil de Satan* recherche la brousse, se déplace au cœur de Minas Gerais, à la recherche de ce dépaysement possible promis par des espaces vierges d'histoire. Le conflit mondial, pour Bernanos, sentait le désordre établi à jamais, impliquant pour les témoins de la vieille latinité une ascèse intellectuelle radicale, telle que permise par le personnalisme naissant de Mounier, comme caution non marxisante pour un devenir mondial. Bernanos refusera que De Gaulle le décoré de la Légion d'Honneur, symbole du refus de tout retour à un monde déchu et trop vite voué aux rhétoriques des Apocalypses ou des Renaissances.

4. La nature exaucée par l'ogre

L'imaginaire brésilien allait être, à l'occasion, le désert raté ou le recul réussi pour les grands bonds de retour aux anciens parapets. Auparavant, et en gage encore de la promesse génésiaque endormie dans nos "Belles Lettres", en toute virginité liturgique, le Brésil avait assuré la scène d'une ouverture primordiale par la poésie, d'ogre et d'éclat, de Paul Claudel, ambassadeur durant la première Guerre Mondiale avec pour premier secrétaire Darius Milhaud. L'auteur de *Sous le soleil de Satan* dépassait l'exotique par la maîtrise de la démesure d'un paysage, arrêté au troisième jour de la Création. La *terra ignota* gagnait toute sa portée, comme annonce renvoyant à l'identité brésilienne.

5. La caution prospective de Malraux

Dans une toute autre perspective, le Brésil du développement se retrouvera en contemporanéité, au-delà des étalages naturels magnifiques, pour travailler l'invention nationale à la recherche de son propre espace économique et social, moyennant l'intervention publique d'un État entrepreneur, prométhéen. Une mutation structurelle de l'appareil de production, permise par les initiatives pionnières des deux gouvernements Vargas, qui prit tout son essor lors de la Présidence Kubitschek consciente d'une accélération historique, et par l'obtention de ressources et d'investissements pour assurer les virages à l'échelle de notre ancienne inertie collective. Il ne s'agissait pas uniquement de la conscience du saut, des "50 années en 5 ans", mais de la maîtrise d'un destin par un projet national porté par des choix, des avancées et des reculs qui étaient des paris quotidiens. Malraux, lors de sa visite prémonitoire à Brasília en 1959, point focal de la nouvelle assumption nationale, consacre une prospective en dépassant la rhétorique facile des horizons aménagés. Ses paroles, sur le marbre de la Place des Trois Pouvoirs, nous poussent au devenir d'une épique jusqu'alors éloignée de la pratique sociale et du sens identitaire brésilien.

6. L'“epos” fauché et l'histoire molle

Notre monde intérieur s'est bâti d'une molle continuité, sans le drame de l'indépendance et du morcellement des pays hispano-américains voisins, par une souveraineté négociée entre père et fils et la paix prolongée de l'Empire, qui ne fit face aux crises qu'à partir d'événements extérieurs, et à travers le véritable accident historique que représenta la guerre du Paraguay. L'armée organisée en hâte en 1862 et revenant d'une victoire cinq ans plus tard, ne se retrouvera plus dans la tranquillité antérieure des institutions. Elle ne se reconnut que dans la République, établie par une quasi parade militaire, qui conserva le cadre d'un discours bien rangé par le positivisme et la symphonie d'“ordre et progrès”. À la moitié du siècle dernier, lors du gouvernement Kubitschek, cette charpente historique change sous l'effet d'une dramatique du temps, qu'il faut gagner ou perdre par une mise en œuvre accélérée du développement. Cinquante ans plus tard, Lula accèdera à la Présidence grâce au vote des marginaux de toute extraction, et sera précisément l'auteur de la mouvance complète caractérisée par un vouloir politique et un calendrier précis d'attentes sociales.

Cette refondation de notre vie nationale mena à l'éveil d'une intelligentsia, à la visée critique des accélérations, des éclats et de l'assomption d'une destinée collective effective. Une telle perspective devait toutefois faire face aux contours conventionnels de la lutte anticoloniale menée par les gauches d'après-guerre en Europe, comme aux États-Unis, parallèlement aux cassures du marché international et à la nouvelle division du travail qui allaient de pair avec l'accès à la souveraineté des anciennes colonies ou comptoirs périphériques. La percée dialectique entre le statut d'indépendance politique et les dépendances forcenées des structures économiques où sévissaient les pseudo-autonomies latino-américaines, s'estompait, pour la perception française, devant la proximité et le drame de l'après-guerre et du conflit d'Algérie. La mouvance se remettait au vouloir national effectif, assuré par le dépassement du statut de domination classique des anciennes puissances européennes. C'est dans ce cadre que poindra la réflexion majeure de Sartre sur *Le colonialisme est-il un système?*, poussant à l'affirmation de l'en-soi face à la “déréliction” périphérique. Elle assurait une suite à la vision encore classique de l'aliénation, selon les logiques héritées du marxisme. L'enjeu existentiel parlera de décolonisation comme de l'émergence d'un sujet collectif, suivant une praxis capable de réaménager une vraie dialectique.

7. Le développement, le système et l'équivoque sartrienne

Le développement, comme fondation d'une subjectivité authentique, deviendrait une entreprise née de la réflexion latino-américaine, à la suite du travail de Prebisch ou de Furtado et de leurs compagnons à la CEPAL (Commission Économique pour l'Amérique Latine). Il impliquait un tout autre essor que celui des colonies européennes par cette réorganisation des forces économiques touchées par les changements internationaux du marché, rendant possible ce minimalisme d'indépendance, en veilleuse depuis la moitié du XIX^{ème} siècle. Dans l'inertie, mais non pas en principe dans l'obstacle du choix politique,

cet avenir d'un "en-soi" national, dans la deuxième partie du dernier siècle, allait dépendre des changements structurels dans l'appareil de production, du rôle décisif d'une intervention de l'État, par le réaménagement de l'épargne, capable d'investir et de parer aux rechutes dans les sables mouvants de la conjoncture.

Le développement rendait ambiguë la netteté des catégories d'exploitation qui constituait ce "pour-soi" colonial, tel que dénoncé par les *Temps modernes*. Sartre devait venir au Brésil en 1960, après sa visite à Cuba, où l'évidence brutale des contradictions d'une économie extractive d'avant Castro dépréciait, à la limite, son apparence d'État indépendant. C'était le même cas dans les colonies européennes, qui faisaient de la rupture politique la première percée pour atteindre un "en-soi" collectif.

L'auteur de *L'Être et le néant* rencontra au Brésil, entre autres intellectuels, les responsables de l'ISEB (Institut Supérieur d'Études Brésiliennes) en plein essor de l'idéologie du nationalisme, en tant que conscience politique du développement désormais dégagée des stricts paradigmes de la confrontation coloniale. Ce préalable se déroba à la caution de radicalité sartrienne, de même que le développement échappait à la charpente du colonialisme pour assurer cette prise de conscience essentiellement ambiguë, d'où allait surgir notre subjectivité fondatrice. Sartre devait répéter à son retour de Rio et São Paulo et à la suite de la confirmation cubaine de ses thèses, n'avoir rien compris de cet "en plus", de l'option fondatrice du nationalisme brésilien, ou argentin ou chilien du dernier siècle. Le drame cubain se joignait à l'algérien pour permettre l'élimination de notre ancrage historique, de ses contradictions lentes, de ses prises de conscience au gré de sa perte et de sa reprise. Le colonialisme, système si fort et net pour Sartre, échapperait aux sinuosités dialectiques de notre "en soi".

La vision planétaire des *Temps modernes* resta la dernière marche d'un regard encore métropolitain, au seuil de la mouvance. Regard extérieur encore, mais déjà à la synchronie de notre vrai devenir, ayant reconnu les parcours de l'aliénation, de la trajectoire idéologique et de la différence de notre fait national. Nous nous trouvons, au début du nouveau siècle, non seulement devant un changement qualitatif d'acteurs sociaux, au théâtre de l'évènement dans le sens baudrillardien du terme, mais aussi face à la disparition des diachronies dans l'histoire contemporaine. Elles restèrent comme une espèce de rançon secrète, pour le maintien de la pompe classique de la littérature mimétique, de l'Indépendance jusqu'à la Deuxième guerre mondiale.

8. Machado de Assis et la monumentalité tardive

Machado de Assis est parvenu à réaliser, de l'avis unanime, le chef-d'œuvre exactement à l'opposé de cet univers, assurant ainsi notre plein droit à une reconnaissance extérieure. Mais significativement aussi, cette réussite, due au strict prodige, ne porte pas encore la marque d'un inconscient collectif, repérable dans son "raconto" ; n'est pas encore lourd d'un "plus" ou d'un sens, ni ne porte la marque de la voix collective de la différence d'une culture et du parcours entier de sa mémoire. Pourquoi nous manque-t-il l'*epos* comme

constitutif de notre “fait de culture” et marque d’une vie de l’esprit qui dépasse le cotillon des “Belles Lettres”? L’explication facile se retournera sur ce manque même, dans notre passé historique, de la prouesse ou du monumental. Un trajet morose répondrait, chez nous, au fracas et au sang des indépendances voisines, et ce furent des pseudo ruptures - sinon des simulacres - qui remplacèrent toute figuration plus éclatante d’une soi-disant entrée dans la modernité. Les continuités se surplombent dans les règnes de la grandiloquence, en tous droits à la splendeur ingénue, où Castro Alves devient le parangon hugolien.

9. Le regard des élites et l’irruption du réel

Les “Belles Lettres” se gardèrent d’une invasion du réel, barré par l’excès des *salidas* sans issue, ou par des élites trop prises dans la torpeur d’un pouvoir inertiel, pour permettre l’apparition dans la modernité de l’intellectuel, comme matrice de cette pensée agissante d’où est né ce “que faire?”, “que dénoncer?” français du XX^{ème} siècle. Notre critique ne perça pas le social en dehors des rôles figés sur la scène pauvre des variétés de la vie quotidienne, et les premières vraies ruptures sortirent des cadres des lieutenants de l’armée, forçant l’effondrement de l’ancien régime, entre les deux guerres mondiales. En effet, la réflexion sur notre ‘en-soi’ et la saisie du développement devança le travail universitaire et il n’y eut jamais de *scholar* - au sens strict du terme - à la tête du mouvement fondateur. Les Belles Lettres assistent à la désintégration de la vision des élites, sans que la réalité naissante ne les pousse vers une nouvelle saisie du *dintorno*. Le pays dans son concret, grâce au génie d’un journaliste, se retrouvera dans la description, par Euclides da Cunha, de l’écrasement de Canudos dans les *Sertões*.

Ce réveil anthologique du fin fond du pays, déclenché par la bourgade messianique, proie de l’armée déployée, allait avoir une reprise de sa saisie unique par *La Guerre de la fin du monde*, de Mario Vargas Llosa. Cet “autre pays” s’achemine, encore, à peine, vers l’inouï de la nation déferlante, vers les milieux urbains, où se sont entassés en une trentaine d’années 78% des Brésiliens. Graciliano Ramos nous lèguera le roman exemplaire - *Vidas secas* - au nerf même de cet éclatement rural, et de la diaspora de nos migrations internes. Ce rouage d’une nouvelle fondation, à l’opposé d’un soi-disant “roman social”, nous permet d’échapper aux prétendues découvertes de la réalité comme répertoires de folklore, dans le contexte des premières brisures de notre immobilisme ancestral. Le Nordeste allait être la souche naturelle de ces exploits, de même que c’est de l’extrême sud que partirait les premières grandes sagas, répliques du “raconto” de Sábato, de l’acculturation des souches juives, allemandes ou italiennes qui bâtirent un premier pays de la différence dans la modernité, que l’on retrouve chez Scliar ; de même que le plus usé des scénarios métropolitains, celui de Rio, permit avec Cony une chronique des décadences fondée sur un véritable base générationnelle.

10. La dernière pantomime de la mimèse

Au niveau, cependant, de cette sociologie diachronique de nos “Belles Lettres”, il est important de voir combien demeure l’empreinte française, durant les

années du début de la brisure, à travers même le “brio” du simulacre, à l’instar de la vraie “prise de conscience”. La Semaine d’Art Moderne de São Paulo, en 1922, reste le parangon de la plus exemplaire des contrefaçons du changement, même au moment objectif de la cassure, comme mode encore prosélyte, de sidération parisienne. C’est une profusion d’insouciance et d’éclat qui permit à l’archi élite du plus classique *establishment* de São Paulo - celui des planteurs de café et des négociateurs de ses prix en Bourse - de donner le spectacle, collet monté, de la Semaine d’Art Moderne en 1922, avec Oswald de Andrade, Tarsila do Amaral ou même Mário de Andrade. L’évènement assurait, sur l’avant-scène, l’“impromptu” et la machine, à bâtons rompus, du franco-suisse Blaise Cendrars, et réussit l’“encore” - tout argument, toute répartition - du Marinetti de Rome et de Paris des dernières lueurs d’avant la Première guerre mondiale. La fête mouvante de la Belle Époque se reconnut dans le cambriolage, le klaxon, le dada bouffi de répétitions, tous en scène, en dernière pantomime de notre mimèse. Elle prit néanmoins consistance et désensevelit les “sagas”, gardées dans le dépôt colonial de l’imaginaire, les remit dans un circuit de reconnaissance. Vraie refonte d’un mythe, dont le *Cobra Norato* de Raul Bopp reste le paradigme. On devra pour toujours à Oswald ou à Mário de Andrade cette pleine conscience de la réception métropolitaine - atout de la compétence prosélyte - qui avec le temps épargna l’affirmation de notre subjectivité de l’anecdote ou de la curiosité spectrale pour le fantasque et le surprenant, qui étaient devenus le prix sacrificiel de l’attention internationale pour les littératures périphériques. Nous sommes à l’abri, à ce titre, jusqu’à présent et définitivement, de recevoir le Prix Nobel. Le Brésil a dépassé l’étape du trophée que l’on accordait aux génies - non pas parce qu’ils exprimaient notre culture - simplement parce qu’ils étaient nés chez nous. De même, il a dépassé le stade de la vitrine des curiosités africaines, ou des chefs-d’œuvre provenant de l’exil ou même produits par des expatriés.

11. Réalisme magique et refonte du collectif

Nous n’avons pas encore réussi à exprimer l’émergence anthologique de notre subjectivité, parmi les tensions du processus de culture et de civilisation contemporaines. Aucun rapport, par exemple, entre le réalisme magique de la merveille hispano-américaine et le Brésil. Aucune refonte du collectif porté au soubassement de ses labyrinthes, aucune refonte de l’exploit canonique de dépaysement ou de sa nouvelle consécration orphique que nous donnèrent, dans le Continent aux nouveaux parapets, García Márquez, Octavio Paz, Roa Bastos, Carlos Fuentes, Juan Rulfo, Ernesto Sabato ou Jorge Luís Borges. Nous subissons encore un contre éclat, une fois dépassé le scintillement de l’impromptu ou la scène figée du prosélyte, de l’ombre proie à l’immensité intransitive, de cette inertie cannibale sans repères ni horizons qui marqua notre passé. Elle continue encore au cours du passage aujourd’hui à notre nouvelle démesure urbaine. Perdue, la douceur métropolitaine et française de Rio, sans roman ni miroir, échangée contre le décalage anomique de São Paulo, marqué par un mouvement dispersif plutôt que par un vrai achèvement de la convergence continentale.

12. La “déclosion” du monde intérieur brésilien

Libérée de la mimèse, notre perception critique est débordée par cette accélération sans précédent du dépassement de l’ornière du faux régional, de l’errance migratoire, en transit littéral, entre l’accumulation de la pauvreté coloniale, et la *terra ignota* de la *suburbia* mégapolitaine. Il aurait fallu parler, face à la déstructuration de notre monde intérieur soumis à l’avalanche de l’anomie, d’une véritable “déclosion”, au sens de Jean-Luc Nancy. Il s’agirait d’une déconstruction en houle - un vrai abattage épistémique -, où les reflets de la sous-culture dépassée se superposent aux compensations de la pauvreté des panthéons d’antan, à leurs compensations rédemptrices muées en vrais *cargo cults*. La force unanime et, en même temps, le retard de la consécration, en solitude monumentale de Machado de Assis, montrent notre arrivée aux ratifications classiques de ces unanimités rabattues, où la première d’entre elles rentre en Olympe pour en chasser définitivement la pompe de l’écriture mimétique et prosélyte. La distance entre Machado et les autres représentations de la littérature brésilienne devient notre trait spécifique, celui du dépassement des Belles Lettres, qui se renforce aussi d’une nouvelle et double métaphore. Car il y a ce défrichage interne, à la portée d’une vraie “déclosion”, aussi bien qu’un écart fondateur, entre la pauvreté des premiers romans et le “quatuor” des dix dernières années de sa vie. Le Machado de *Dom Casmurro* ou de *Brás Cubas* se défait de la démarche du journaliste ou du commentateur domestique de la vie de la métropole, de plus en plus en dépassement de cet immédiat, en reconnaissance, *sotto voce*, de son vide navrant. Mais cela, pour en faire sortir toute la déchirure des rapports sociaux, face à une domesticité soutenue, à la pléthore possible de l’intrigue pauvre, portée au texte exigü. Le dit devient cinglant, justement débarrassé de toute anecdote ou de tableaux d’époque. Le monumentalisme tardif de Machado est aussi celui de cette distance des panthéons, typique du dépassement de la culture prosélyte.

La sociologie des “Belles Lettres” fera du dernier Machado cette instance fondatrice, par l’art d’une voix rendue à un intimisme dépourvu d’intertextualité. Le gage somptueux que nous assura l’auteur de *Quincas Borba* nous laissa, du point de vue du parcours d’une attente nationale, toute latitude après le rejet de la pompe, pour la recherche de la “prise de la parole”, annonce d’une collectivité en une véritable émergence. Elle se rencontrera naturellement comme praxis dans ce dire poétique, premier miroir de notre subjectivité.

13. De la rhétorique à l’ascèse de la parole

Il est très significatif que ce fût par une purge radicale de la grandiloquence, aux alibis d’un lyrisme en tout genre, que notre “déclosion” se produisit. Elle s’est réalisée dans le modèle limite qu’est l’*Ingénieur* de João Cabral de Mello Neto. C’est la syntaxe même de l’énoncé de notre culture qui s’inaugure, se reprend dans le dégarni de l’instance de ce rejet où la grande linguistique, à l’éveil du postmoderne, allait reconnaître le fil d’Ariane, assurant la sortie du labyrinthe. Le règne d’une première ontique échappe à l’ontologie des vieilles lectures d’un monde endormi, vers notre premier dire orphique. Il assure par

le minimalisme - par le couteau, rien que sa lame - un Eden libéré de toute errance. L'exploit de Cabral réitère l'écart de Machado posant les premières marches du panthéon brésilien, sans qu'il y ait eu relais; il faut également y reconnaître, dans ce discontinu, la marque de Drummond de Andrade qui nous donne un sentiment définitif du monde. Nous nous attendrons encore à l'intertextualité de contenu, du fait d'une culture naissante, où l'expression et la représentation en restent encore au seuil de la Cité ou au pied de la Babel. C'est là que se situe le Brésil en quête de son *epos* et des furies déchaînées par notre méga monstruosité urbaine. Mais aussi par leurs *sagas* de complaisance - sinon un rite de conjuration - à l'allure d'un tragique dompté par l'avènement d'un inconscient collectif.

14. Vers l'orphisme brésilien: Rosa et Joyce

De façon prémonitoire, cet orphisme encore en manque d'*epos* ou de *raconto* s'en remet au sursis du langage et au désarçonnement intérieur du mini monde colonial, éclaté dans cette refonte primordiale que nous légua Guimarães Rosa. *Grandes Sertões, Veredas* n'est pas seulement le "chef-d'œuvre", mais la pierre d'achoppement où se déplace tout un univers inaugural du sens, dans une pré-syntaxe de la démesure, pour s'énoncer. Il apprivoise les tribus et les mots aux espaces, aux rangées, ou aux vides, aux foisons par où naît une nouvelle espèce du dire, comme le réclame la nation émergente, qui reconnaît avant de nommer. L'exploit reste, pour nous, comparable à celui de Joyce, où l'anamnèse anticipe les déclinaisons édéniques, face à une intimité qui se dénomme: la narration se fait à la fois glossaire et enchantement, qui surplombe toute magie. De même, le récit se rend à l'ouverture protéiforme d'une nouvelle prise sur l'objet, sur l'éboulement intérieur des vieilles syntaxes. L'emprise de Rosa court le risque d'une solitude finale, pour autant que le récit, qui en devient le prétexte, s'inscrive dans une maïeutique originale d'une représentation, sur fond d'une culture émergente, éruptive. Le récit de Rosa, qui ne peut être répété, est désormais devenu l'étalon et la forme d'un énoncé collectif, encore en quête d'un "en-soi" qui devient le "ménage" d'un récit aujourd'hui sûr de sa place, de son prix et de son élection. De même que des friches qui pourraient être explorées par cette poésie déjà urbaine qui se démunit de toute pompe avec Lêdo Ivo ou Carlos Nejar, ou par l'adaptabilité exemplaire du poète traducteur, aux gages d'Eliot, et l'assurance de la parole, d'Ivan Junqueira.

Nélida Piñon s'adonnera par le récit exemplaire de la *Réplique des rêves* ou du *Fondateur* à ce début de changement de voix, à l'expression de notre essor culturel. Et c'est avec João Ubaldo Ribeiro que tout le seuil de l'*epos* se noue, en avertissement d'une histoire et d'un chant possibles et donc, en dépassement défini de toute pompe de notre dire. *Viva o povo brasileiro* est, déjà, plus que le pressentiment réussi, la prise du *raconto*: la saisie du récit même de l'histoire du pays, au-delà des lectures et des rapsodies, pour nous donner une mémoire et une prospective de la voix collective, qui se dégage du discours, retourné à l'anémique de la geste, du parcours sans étonnements ni reprises.

15. Un dire en otage de l'« epos »

Mais dans quelle dérobée le premier “nous” du pays, en manque du roman social de notre première culture urbaine, est-il en marche, en fait, vers son premier et définitif *epos*? Comment s'exprimera cette nouvelle anomie grouillante, sans équivalent dans l'urbanisme contemporain, où nous dévore la marginalité de Rio et de São Paulo, encore innommée. Cette voix nous est promise par la rigueur du récit de Machado, reprise par la sévérité de Clarice Lispector, ou déjà donnée, au socle de la violence et de toute la férocité du nouveau tissu social, par ce mixte de *scherzo* et de *saga* raccourcie que nous assure Rubem Fonseca.

Ce monde intérieur, chasse encore mal gardée d'une littérature pour de bon, et à la prise ralentie de l'expression d'une seule méga-mégalopole, quête une prospective désarçonnante. Elle se penche sur un avenir encore sans récit, et en déversement total, dépareillé des mythologies bien dérangées. Pas de maîtrise sur l'anomie, comme avant sur la captivité, la vieille domination, l'esclavage, l'inertie collective tolérable, l'alibi des cultures de masse, les paris sur le futur inévitable. Nous renchérissons sur notre responsabilité devant les paliers objectifs de la marginalité, aux premières attentes du désarroi prévu, cette montée unique des démunis à une représentation du pouvoir conquis; de l'arrivée au Planalto par l'autre Brésil, dans l'assurance d'une fête, en mémoire instantanée, brisée, maintenue et dépassant de beaucoup la perception qu'en a le vieux Brésil. Elle n'est même plus l'objet d'un ancien répertoire de culture populaire qui accepte sa sujétion; quelles que seront ses expressions, elle sera rapetissée par la houle de la marginalité. Comment rayonnera un imaginaire achevé, et unique au monde, portant sur l'élection d'un ouvrier manoeuvre qui se proclame et se reconnaît au jour le jour dans un cérémonial inachevé? Un monde intérieur en pleine refondation reste le gage de cette dernière *terra ignota*. Si l'*epos* est présent, ni les chansonniers de masse, ni surtout les interprètes d'un peuple de la première rupture ne nous en donnent encore l'énoncé. Le peuple qui a tracé sa route a tous les droits de garder, somptueusement, ce que le geste même voudra être, comme début d'un dire, si pouvoir le veut, si espoir tiendra.

Notes

¹ Voir ici-même la section “Le coucher de soleil” dans O. Mongin, “Une pensée du sensible. Les paysages de Claude Lévi-Strauss”.